

Zeitschrift: Neues Berner Taschenbuch
Herausgeber: Freunde vaterländischer Geschichte
Band: 9 (1903)

Artikel: J.G. Zimmermanns Briefe an Haller : 1751-1752
Autor: Ischer, Rudolf
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-127927>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

I. G. Zimmermanns Briefe an Haller.

1751—1752.

Nach dem Manuskript der Stadtbibliothek Bern herausgegeben
von Dr. Rudolf Ischer.

Die gewaltige Korrespondenz Hallers, welche auf der Stadtbibliothek aufbewahrt wird, ist eine noch lange unerschöpfste Fundgrube für die Kenntnis des großen Gelehrten nicht nur, sondern auch für die gesamte Literatur- und Kulturgeschichte seiner Zeit. Während nun die Briefe Hallers an Zimmermann von Eduard Bodemann in dem Buche „Von und über Albrecht von Haller“, Hannover 1885, veröffentlicht worden sind, wurden die entsprechenden Briefe Zimmermanns zwar vielfach benutzt, aber zum größten Teil noch nie gedruckt, und doch bilden sie die notwendige Ergänzung zu Hallers Briefen und enthalten vieles, wodurch jene erst verständlich werden, vieles zur Beurteilung Hallers, vieles endlich über andere Personen jener Zeit. Zudem hat die Leitung der Stadtbibliothek in den letzten zehn Jahren noch eine Anzahl Briefe neu erworben.

So sollen nun zunächst die ungedruckten Briefe Zimmermanns aus den Jahren 1751 und 1752 im folgenden veröffentlicht werden, unverändert in der Orthographie, unverkürzt, abgesehen von den rein medizinischen

Stellen, die aus naheliegenden Gründen wegbleiben müssen.

Zur Orientierung über das Verhältnis des Schreibers zum Empfänger diene kurz folgendes.

Johann Georg Zimmermann aus Brugg, geboren 1728, besuchte die bernische Akademie, entschloß sich, Medizin zu studieren, traf mit einem Empfehlungsschreiben des Professors Altmann am 1. September 1747 bei Haller in Göttingen ein, wurde als Hausgenosse aufgenommen und studierte nun unter Hallers Leitung. Nebenbei besorgte er Übersetzungen für seinen Lehrer und war bemüht um den Druck der Gedichte Hallers in der Übersetzung B. B. Eschers. Er promovierte am 14. August 1751 mit einer Dissertation über die Reizbarkeit der Muskelfasern. Von der Reise, die Zimmermann darauf durch Holland nach Paris unternahm, stammen seine ersten Briefe an Haller.

1.

(Bern, Bd. 10. Nr. 114.)

Paris, le 2 Septembre 1751.

Monsieur et très cher et très honoré Patron.

Me voici enfin à Paris, j'y suis arrivé le 29^e d'Aout, ayant pris une chaise de poste depuis Metz avec laquelle j'ai fait (malgré plusieurs malheurs qui me sont arrivés au chemin) 72 lieux en 2 jours : aussitot que j'ai mis pied à terre à Paris j'ai depeché un homme pour l'Hotel d'Espagne qui m'apporta bientot la triste nouvelle que Mr. Frisching étoit parti depuis huit jours, mais qu'il y avoit encore plusieurs de ses connaissances : me voilà donc bien en peine pour vos intérêts

qui sont les miens, enfin quoique je n'aie pas parlé à Mr. Frisching, j'espère pourtant de pouvoir vous donner quelques nouvelles qui ne vous seront pas desagreables. J'ai eu le bonheur de trouver encore Mrs. *Tscharner* avec Mr. *Stapfer* qui partiront pour la Suisse en 15 jours. Mr. *Stapfer* me demanda d'abord devant eux, comment se porte l'aimable Mariane ? Je lui répondis en des termes generaux, mai bientot après que nous fumes seuls au Luxembourg il me disoit que Mr. *Frisching* l'avoit fait en quelque façon son confident, mais qu'il ne s'étoit jamais expliqué envers ces Messieurs *Tscharner*. Il a avoué qu'il n'y avoit point de promesse entre Mad^{elle} votre fille et lui, cependant qu'il avoit dessein de se marier avec elle avant la Promotion dans les deux cens afin que ses frères ne l'obligent pas de faire quelque mariage de Politique, qu'il ne craignoit rien par rapport aux obstacles qu'on y pourroit mettre, et qu'il ne s'agissoit que de gagner sa mère ce qui se fera fort aisément. Mr. *Stapfer* a remarqué de tout temps un amour reel chés Mr. *Frisching*, fondé (comme il a coutume de dire) sur la vertu et la religion, aussi pour lui faire la cour il ne savoit mieux s'y prendre que de lui parler de sa chère Mariane. Voici donc les sentimens de Mr. *Frisching*; j'aurois à présent l'honneur de vous dire ce que j'ai fait pour mademoiselle, quoique le grand coup m'aye manqué. Mr. *Tscharner* le cadet etant un homme digne de votre estime et qui vous aime de tout son cœur, je me suis adressé à lui, et je lui ai conté l'histoire des amours de

Mr. *Frisching*; il s'etoit bien imaginé tout cela quoique son ami ne lui aye rien dit; il etoit touché au fond de l'ame quant je lui disois combien M^{lle} de Haller etoit sensible, et combien elle aimoit son amant, ce souvenir m'est tout recent de sorte que je pouvois bien lui en faire une idée; ces dernieres promenades que j'ai fait avec elle, ses larmes, ses soupirs, ses craintes, tout cela scait bien emouvoir un homme qui a du sentiment et qui plus est, un homme comme Mr. *Tscharner*. Il m'assura qu'il croiroit Mr. F. l'homme le plus heureux d'avoir su trouver une amante telle que celle dont je lui donnois le caractere, et que de sa vie il n'en trouvera à Berne une qui lui ressemblera. Cela ne sont pas des flatteries, Monsieur, vous savés bien que je n'ai pas assés d'esprit pour cela, je ne fais que vous dire que ce qui se pretoit très naturellement à nos discours. Mr. *Tscharner* m'a donc promis de se charger de cette affaire et de parler particulierement après son retour en Suisse à Mr. *Frisching* l'ainé qui doit être un homme très raisonnable et nullement inferieur à son frère. Il est vrai que lorsque Mr. *Tscharner* etoit en Suisse que Mr. *Frisching* l'ainé lui avoit dit qu'il apprenoit que son frère prenoit des engagemens à Göttingue et que cela n'etoit pas tout à fait selon les idées de la famille. Ces nouvelles ont été portées avec plusieurs autres dans Berne par un jeune medecin que vous connoissez très bien. Mr. *Tscharner* fera de même son possible pour engager Mr. *Frisching* de recevoir M^{lle} de Haller d'abord après

son arrivée à Berne comme son épouse future et de la présenter comme telle partout. Ces Messieurs m'ont tous dit que malgré qu'il n'y avoit point de promesses, Mr. *Frisching* seroit toujours un homme indigne s'il alloit quitter son amante, mais que cela étoit absolument impossible par un rapport dont j'ai eu l'honneur de vous parler souvent, c'est qu'il pouroit toujours l'estime pour vous jusqu'à l'adoration, et que le souvenir de Göttingue vivra éternellement dans son cœur. A propos de Göttingue vous m'excuserez, Monsieur, si je ne vous en parle pas à la façon de Mr. *Ásch*, car j'ai l'honneur de vous protester que j'ai tous les sentimens d'estime et de reconnaissance pour vous qui avés été mon second père et qui avés tant fait pour moi. Il ne s'agit donc pas de vaines paroles, ce qui m'a de tout tems paru trop petit pour en faire usage auprès de vous. Je n'ai pas scu, Monsieur, avant que j'aye eu l'honneur de vous connoître de combien de sentimens mon cœur étoit capable, je l'ai éprouvé avec vous, et les tems à venir vous le prouveront. C'est cet attachement pour vous et par consequent pour votre famille qui m'a rendu si vif pour vos intérêts dans l'affaire de Mr. *Frisching*. J'ai toujours fait mon possible pour nourrir sa passion et du depuis Mr. *Stapfer* a toujours fait la même chose. Il disoit souvent (comme il étoit le seul confident de Mr. *Frisching*) que c'étoit au moins la meilleure action qu'il pourra jamais faire que de marier M^{lle} de Haller, et comme c'est un homme qui scait per-

suader, j'espère que cela aura fait beaucoup de bien. Mr. *Stapfer* s'est déjà engagé pour faire la cérémonie du mariage, car il ne vouloit jamais lui laisser le moindre soupçon qu'il douteoit de sa constance et d'ailleurs les images ne valent pas moins ici que les raisons.

Mr. *Achenvall* est arrivé ici 3 jours après le départ de Mr. *Frisching*, il est fort faché que vous n'ayés pas reçu la lettre qu'il a eu l'honneur de vous ecrire depuis Berne. Il est très content de son voyage et surtout de ses courses par le sud de la France, très content aussi de la Suisse, ce qui soit dit en passant, car je connois bien sa façon d'agir.

J'ai vu à Casselles Mr. *Huber*. Nous sommes venu je ne scais pas comment à parler de vous, il me montra les passages du *methodus studii medici* où vous parlés de lui et mè temoignoit qu'il en étoit très affligé parceque vous lui aviés donné un memoire de l'an 1749 signé par votre nom par lequel vous lui promettés d'oublier à jamais le passé et de ne plus rien dire contre lui (*nichts Anzügliches*) et que vous aviés dit à Mr. *Gesner* de prendre même dans ce livre toutes les occasions pour pouvoir bien parler de Mr. *Huber*. Je lui repondis que j'avois déjà vu en 1748 le commencement du *methodus studii medici*, de sorte que tout cela étoit paru long-tems avant que vous lui ayés fait cette promesse, que vous aviés encore donné nouvellement une preuve combien que vous étiés disposés à tout oublier en parlant dans les gazettes du judicieux

Mr. *Boerner*. Mr. *Huber* croioit qu'il avoit depuis les dernieres brouilleries jamais fait la moindre demarche contre vous, esperant que vous ne prendrēs pas pour telle le morceau d'Angiologie qu'il a envoyé à l'academie de Berlin dont les descriptions different un peu des votres et ce qu'il avoit dit en Hollande avoit etoit (sic) très compatible avec sa parole et sa foi donnée; qu'il avoit du depuis toujours été disposé à renouer avec vous et que dernierement il avoit encore demandé à Mr. *Gesner* s'il n'y avoit pas moyen de vous revoir sans que cela fasse tort à l'intention, et qu'il etoit encore disposé d'aller dans tout tems faire la paix avec vous, si vous lui donnez la moindre esperance qu'il seroit bien reçu; il pleura lorsqu'il prononça ces paroles. Cependant il a dessein d'ecrire à Mr. *Werlhof* par rapport aux passages du methodus studii medici pour en avoir une idée compatible avec vos promesses, mais je lui ai dit que cela reviendra à la reponse que je lui ai déjà donné et qu'il n'y avoit plus rien à esperer pour que vous ne soyés parfaitement justifié.

J'ai eu l'honneur de voir Mr. *Koenig* hier, il demeure au Parc Royal rue Colombiere. Il m'a dit qu'il conte de rester ici jusqu'au 16^e. Il fallut que je lui lise votre lettre. Le même jour il avoit dessein de la faire lire à l'academie afin que personne ne vous dispute vos decouvertes sur la circulation, l'irritabilité et la generation. Car il y a plusieurs savans à Paris qui travaillent à present en partie sur ces matieres. On aura ce-

pendant soin d'omettre dans la lecture de votre lettre tout ce qui regarde de certaines personnes. Mr. *Koenig* m'a parlé de l'incertitude de mes esperances, voila le tout, je ne scais pas ce que Mr. *Herrenschwand* me dira, j'aurois l'honneur de diner avec lui aujourd'hui. Mr. *Koenig* paroît être bien mal. Il semble que sa ratte lui a bien fait regorger de la bile, car il est tout jaune. Les medecins l'ont amusé jusqu'à present sans l'avoir gueri. Il y a pourtant encore de l'esperance. Un medecin François est revenu de l'Amerique il y a quelque tems precisement avec le même mal. Du depuis il a passé une demie année sur les montagnes d'Auvergne. Il est revenu à Paris parfaitement retabli. J'ai trouvé ici Mr. *Auri-villius*. Il vous a envoyé dernierement un paquet de livres, mais qui vous ne reviendront pas à 170 L.

Je conte de faire bien des connoissances ici, et je ne manquerois pas de vous faire part de tout ce que j'aurois appris d'anecdotes sur le conte des savans. Mr. *Senac* est à Versailles. Je n'ai pas encore eu l'honneur de le voir. Mr. de *Buffon* est sur les terres. La critique dont Mr. *Koenig* vous a parlé porte le titre de lettres ameriquaines sur le systeme de Mr. de B. en 3 volumes. Aujourd'hui on scaura, si la votre aura été approuvée par ceux qui sont chargé de l'examiner. J'ai vu Mr. *Saillant* et je lui ai dit ce qui pouvoit en attendre. Hier j'ai été la premiere fois voir le theatre. On a representé Iphi-genie, je n'y ai fait que pleurer et pleurer. La

grande actrice Mlle *Du Mesnil* m'a epbris d'une façon que je pensois devoir sortir malade de la pièce.

Que le bon dieu vous conserve mon cher Patron (souffrez que je vous appelle de ce nom). Jamais je ne vous oublierois. Le souvenir de vos bontés reste eternellement dans mon cœur. Je vous prie d'assurer Madame votre epouse de mes très humbles complimens. Je la remercie mille et mille fois de tout ce qu'elle a fait pour moi, et je ne manquerois jamais de faire les vœux les plus sincères pour Mlle de Haller et toute la chere famille. Ayant l'honneur de me dire avec un tendre attachement Monsieur

Votre très humble et très obeissant serviteur
Zimmermann,

logé chez Mad. Le Blanc à la rue de la Haye
vis à vis de St. Cosme.

Mrs. *Tscharner* et *Stapfer* m'ont chargé de vous assurer de leur tendre souvenir et du plaisir qu'ils auront à vous voir à Paque à Berne.

2.

(Bern Bd. 10. Nr. 122).

Monsieur etc.

J'ai eu l'honneur de vous rendre compte derrierement de ce que j'ai pu faire pour vous ici à Paris, peutetre l'heureux tems n'est pas encore venu dans lequel j'aurois le bonheur de vous assurer de mon zele et de la reconnoissance pour tout ce que vous avés fait pour moi. Couvrés du moins d'un voile eternel ce qui vous peut

rendre ma memoire odieuse et ne vous souvenés que de mon attachement et de mon estime. Ces Mrs. *Tscharner* ont quitté Paris. Je n'ai pas manqué de faire souvenir le cadet de ses promesses. Il m'a promis de faire tout ce qui lui sera possible auprès [Frisching ?]. J'ai eu l'honneur de voir deux fois Mr. de *Senac*. Il m'a fait mille caresses. C'est *Brendel* dans sa bonne humeur, monté à la française. Dès que je lui disois que je venois de la part de Mr. Haller, il me protesta combien qu'il étoit charmé de faire plaisir à toutes les personnes qui lui etoient recommandées par un tel homme etc. (NB. il n'avoit pas encore ouvert le paquet et il ne pouvoit pas savoir même s'il y avoit une lettre). Il me disoit donc en consequence de l'empire que vous avés sur son cœur, qu'il n'y avoit rien à apprendre à Paris, que l'Hotel Dieu etoit une vilainie et que la charité etoit tant soit peu meilleure, qu'il me fera donc avoir l'entrée dans l'hopital de Versailles; le lendemain il me dit que je devois encore rester quelques mois à Paris pour etudier la chirurgie à la charité et qu'il prierá Mr. *Faget* de me permettre de le suivre. Lorsque je lui presentois ma dissertation il me disoit que vous l'aviés déjà prevenu sur vos experiences sur le même sujet, mais que par exemple il ne croioit pas que le perioste fut insensible, parcequ'il avoit vu que les muscles étant séparé de la jambe d'un homme blessé et le perioste découvert, une douleur extreme suivre du moindre picottement fait à cette membrane; dans un officier qui avoit

reçu un coup sous le genou qu'on fut obligé de lui couper à la partie inferieure du femur, il y eut des convulsions qui retirerent les muscles de sorte que le perioste étoit découvert. Mr. *Senac* y fit des irritations et l'homme ressentit les plus grandes douleurs. Il me dit aussi que Mr. *Duvernoy* avoit fait des expériences dans des chiens pour savoir si la moelle des os étoit sensible. Elle le fut. Mr. S. l'attribue au perioste interne. Il m'a aussi montré les figures de *Duvernoy* qu'il auroit déjà donné si les libraires ne lui eussent pas fait de chicanes à cause des frais pour la gravure des planches. Il me dit qu'il avoit pensé de les envoyer à vous pour les faire graver en Allemagne, mais qu'il esperoit pourtant que cela se fera encore à Paris cet hiver. Il y a quelques unes de ces figures qui sont peintes au naturel et d'un assés beau dessein. J'ai vu plusieurs de la vessie. Le peintre n'a pas manqué d'en rendre les fibres bien systématiques. Mr. *Senac* les admire. Il me demanda ce qu'on disoit à *Göttingue* du system de Mr. *Ferrein* sur la voix, qu'il pouvoit m'assurer que le tout n'étoit que fausseté et tromperie. J'ai prié M. S. de vous mander la manière dont il s'étoit servis du microscope pour examiner les globules du sang. Il m'a dit qu'il le fera et qu'il étoit persuadé qu'ils sont tenticulaires et toutes les difficultés qu'il avoit ne rouloient que sur des concavités et les conversités, qu'il n'avoit pas pu reduire à un système quoiqu'il soit persuadé qu'il faudra expliquer ces variations par

l'optique. J'ai aussi eu l'honneur de voir Mr. *Ferrein*. Il m'a fait rester assés longtems chés lui. Il me plait extremement. Sa physionomie n'a pas cette finesse dont on se defie. Il a l'air d'un honnête homme et il ressemble beaucoup à Mr. *Hollmann* excepté qu'il n'a pas l'air si vieux. Il a parlé de vous avec la plus grande estime. Cependant il n'est rien moins que flatteur. Il me dit de Mr. de *Senac* que c'étoit un homme d'un caractere noir, qu'il étoit rusé, couvert, mal-faisant au possible, qu'il avoit été d'une compagnie de 8 à 9 personnes, qu'ils s'étoient proposé de dire tout le bien possible d'eux mêmes et tout le mal imaginable d'autres. Les principaux de cette tribu étoient *Senac*, *La Peyronnie*, *La Mettrie*, *Hunauld*, l'abbé Le Gai qui fut chassé du depuis du collège royal, *Bertin* qui n'avoit cependant jamais eu le moindre esprit, et quelques autres; il me dit en passant de *Bertin* qu'il étoit revenu de sa folie selon le bruit qui en courroit. Que c'étoit dans cette compagnie qu'on avoit mis la premiere main aux contes qui se trouvent dans l'ouvrage de *Penelope*, que *Hunauld* avoit commencé à les rassembler, que *Senac* avoit fait le corps de l'ouvrage et de *La Mettrie* la façon. Tous ces contes n'étoient cependant que des mensonges comme on avoit trouvé lorsqu'il s'agissoit de donner l'arret du Parlement pour que ce livre soit brûlé (ce qui s'est fait), que Mr. *Sidobre* dont de *La Mettrie* parle si mal étoit celui qui l'avoit tiré de la misere et qui lui a procuré la place à l'armée

du Roi. Mr. *Ferrein* m'assura que *La Mettrie* tenoit la plus part de ce qu'il avoit dans ses livres de ses amis, que lui même avoit autrefois profondement ignoré l'art d'ecrire. Mr. *Ferrein* eut une fois un de ses livres qu'il devoit examiner. Un homme d'esprit le vit et en porta le même jugement. On a dit à Mr. *Ferrein* que l'homme machine étoit composé principalement des papiers de Mr. de *Maupertuis* et que *La Mettrie* n'y avoit ajouté qu'un petit morceau. La M. même le dedia à Mr. de *Maupertuis* et la dedicace étoit déjà imprimée lorsque quelques personnes lui dirent que le livre étant principalement de Mr. de M. il ne convenoit pas de le lui dedier, et d'ailleurs en conséquence de cela on soupçonnera Mr. de M. d'être des mêmes sentimens avec lui et qu'ailleurs on pouvoit bien lui défendre de rentrer en France. De La M. retira donc tous les exemplaires de cette dedicace excepté cinq qui furent envoyé à Berlin, et il composa celle qui est paru du depuis. Qu'en France on disoit d'abord, comment Mr. Haller, est-il un homme comme La M.? et on fut charmé en suite de la protestation que vous avés insérée au journal des savans. Mr. *Ferrein* vous enverra un assés gros manuscript sur la manière dont il avoit fait ses expériences sur la voix et le détail de ses expériences. Il n'est pas paru grande chose ici nouvellement en fait de médecine. Mr. *Daran* a fait quelques changemens à ses bougies, comme elles étoient solides autrefois et

de toile, il les a rendu creuses à présent. Il a donné quelque chose là dessus qu'on imprimera.

Je vous ai dit bien des choses Monsieur sans le moindre ordre, comme je ne les tiens que des conversations, il m'a été impossible de faire autrement. Permettés que j'aye l'honneur de vous dire en confiance qu'après avoir étudié la carte de Paris j'ai trouvé que cet endroit ne me convient pas absolument; je ne suis pas capable de fournir aux frais qu'il faut faire pour vivre le plus simplement du monde, sans esperance de faire ici la moindre fortune. Les recommandations ne valent tout au plus qu'un diner. Je suis obligé de quitter. Je pars donc mercredi prochain pour l'Hollande, mon dessein est de chercher de quoi vivre. Mr. *Koenig* veut bien me recommander à ses amis, mais il ne me fait point d'esperances. Faites-moi la grace Monsieur de me donner quelques conseils et adressés s'il vous plaît la lettre à Mr. *Koenig* à la Haye, il est parti d'ici le 16. Mais au nom de Dieu ne dites rien de mes circonstances à qui que ce soit ni à Goettingue ni en Suisse. Je fais bien des vœux pour vous et votre chere famille, daignés ne pas m'oublier et soyés persuadé que je suis avec une tendre veneration

Monsieur etc.

Zimmermann.

Paris le 23 de sept. 1751.

Zimmermann kehrte nach Göttingen zurück und erhielt durch Hallers Vermittlung eine Hofmeisterstelle bei dem reichen, jungen Schotten Murray. Aber er sehnte sich nach Paris in seinem Berufe, gab deshalb die Stelle

schon im Frühjahr auf und reiste mit einem Empfehlungsschreiben Hallers an Sinner, den gewesenen Landvogt von Saanen, nach Bern, wo er am 16. Mai eintraf.

3.

(Bern Bd. 11. Nr. 73).

Monsieur etc.

Dans le sein de ma patrie, au milieu de la joye et des plaisirs je trouve un vide qui ne scauroit être rempli que par l'avantage d'être autour de vous. Permettés moi donc qu'en vous ecrivant je me rappelle ces idées qui faisoient tout mon bonheur et qui le font encore. Il y a longtems que j'ai quitté votre chere maison, mais je ne suis arrivé à Berne que le 16 May. Je me suis deja arreté à Francfort pour attendre deux personnes très aimables qui devoient faire le voyage avec moi jusqu'à Basle, c'etoit Mr. *Mestrezat* ministre Genevois qui avoit epousé trois semaines auparavant Mlle Six, fille d'un Bourgemaître d'Amsterdam. Ce Monsieur m'a introduit à Francfort dans une des premieres maisons chés Mr. *Sarrasin*. J'y trouvai fort grande compagnie et surtout beaucoup de Genevois. On me presenta sous le titre de disciple de Mr. de Haller, cela m'attira mille compliment que je remets avec un plaisir infini sur votre conte. Pendant tout notre voyage nous nous sommes amusé à lire vos poemes l'un après l'autre. Made. M. qui avoit infiniment du gout et qui connoissoit parfaitement bien tous les bons auteurs françois et

anglois en fut enchantée. Elle vous fit une fois un compliment qui valoit bien ce que les *Bodmér* et les *Breitinger* vous ont dit. Mr. M. fit la lecture de la Doris, alors Madame me dit qu'un homme qui parloit ainsi devoit pourtant être bien aimable et qu'elle l'auroit bien aimé de tout son cœur. La lecture de l'ode sur la mort de M(arianne) nous fit fondre en larmes. Je vous dit tout cela parceque la moindre chose agreable que l'on dit de vous me fait un plaisir infini. J'ai été cinq jours à Basle, Mr. *Ramspek* m'y fit bien des politesses. Il avoit un plaisir sensible à apprendre de vos nouvelles, car vous ne scaurois croire combien qu'il vous est attaché, et par cette même raison il y a des gens qui le haissent, comme le jeune Docteur *Zwinger* par exemple. Je n'ai point vu d'université où il y aie moins d'activité que dans ce Basle. Les professeurs l'avouent eux mêmes et ils ne sont point surpris si pendant cinq ans il n'ont point de disciple. Messieurs les medecins en ont six en tout. On doute fort si les acta physico-medica seront continué, car il n'y avoit que le libraire qui fut la cause que l'on a imprimé ce premier volume. Je tache de m'aquitter peu à peu ici à Berne de vos commissions. Mlle *Enguel* m'a fait mille questions sur votre conte et je recherche avec empressement les endroits où j'ai occasion de me souvenir de vous. Je ne scaurois assés me louer des politesses que Mr. le conseiller *Steiguer* m'a fait. Je vous remercie bien de tout mon cœur de m'avoir procuré l'entrée chés lui.

Mr. *Steiguer* s'attend que vous viendrois absolument à Berne l'année prochaine et cela pour le moins pour trois mois. Quoique je connoisse bien vos affaires je n'y trouvai pas le mot à dire. Un baillage me dit Mr. S. est audessous de vous. Vos amis vont bien plus loin. Ils veulent vous mettre dans une situation où vous pourrois servir notre chère patrie d'une façon qui vous sera plus convenable. On conte à vous faire conseiller. En même tems vous seroient mieux en etat de servir votre famille, ce qui ne se pourra plus en 15 ans d'ici, et malheur à eux si vous allés mourir avant ce tems, voilà comme pensent ceux qui vous aiment. Mr. F(risching) souffre encore de la demarche qu'il a fait l'hiver passé. Je ne vous dirois pas à present ce que tout le monde me dit, que vous auriés pu faire telle et telle demarche pour faire reussir cette affaire. Je repond partout que c'etoit audessous de vous. Vos amis sont furieusement animé contre Mr. F. et il paroit qu'il veulent le lui faire sentir dans toutes les occasions. J'ai vu ce Mr., mais il ne s'y attendoit pas. Il a dit dernierement à quelqu'un qu'il sentoit bien que selon la religion et la justice il avoit tort, mais qu'il tachera à reparer cette faute, si elle peut être reparée.

Je n'ai pas encore vu les autres messieurs aux quels vous avés eu la grace de m'adresser, mais je vous en rendrois conte une autre fois. Je suis allé rendre mes devoirs à Mr. de *Mathod* et Madame. Mr. etoit sorti. Me. me dit qu'elle avoit encore reçu une lettre de vous depuis celle

que je lui portoit, que Mlle de Haller penchoit entre Mr. de *L(insing)* un peu trop vieux qui vous plaisoit, et entre un professeur fils de jouailler qui ne vous plaisoit pas. Sans parler du merite ni de l'un ni de l'autre j'ai dit que Mr. de L. etoit au moins bien riche et qu'il etoit d'une très bonne famille, pour le reste que je n'avois pas l'honneur de le connoître.

Tout le monde croit ici qu'un neveu de Mr. de *M(unchhausen)* avoit fait la cour à Mlle votre fille. Mais je les ai detrompé. J'ai montré à Me. de *Mathod* qu'il etoit impossible que ni vous ni Mlle votre fille puissent venir à Berne à present, que Mlle l'avoit bien souhaité autrefois etc. Tantot elle m'a dit qu'elle vous laissoit à la garde du bon Dieu, mais qu'elle seroit bien fachée si une petite fille aussi chère devoit à jamais être eloignée d'elle, que ses filles n'avoit (sic) point trouvé de difficulté à se marier etc. Tantot si Mlle H. se marioit contre son gré qu'elle lui fera sentir les effets malgré les 30000 L. qu'on avoit donné à vos enfans. A present il faut aussi parler de medecine. — — — — —

Soyés persuadé Monsieur que je vous suis encore attaché comme je l'ai été et le serois de toute ma vie. Je fais toujours des vœux pour vous et votre chere famille et suis de tout mon cœur

Monsieur etc.

Zimmermann.

Berne ce 21 Mai 1752.

Je n'ai point encore eu l'honneur de voir Mr. *Langhans*, il n'est pas en ville.

4.

(Bern Bd. 11. Nr. 92.)

Monsieur etc.

Depuis que j'ai eu l'honneur de vous ecrire dernierement j'ai eu le plaisir de voir le reste de ces messieurs aux quels vous m'avés fait la grace de m'adresser. Vous leur tenés toujours également à cœur, et ils ont été très charmé d'apprendre de vos nouvelles. Mr. *Sinner* est après Mr. *Steiguer* bien le plus aimable. Il a entierement fait ma conquete. Combien de fois n'ai-je pas pensé déjà, si vous etiés avec ces Messieurs que vos jours couleroient heureusement et que la vie vous deviendroit agreable quand vous ne serés plus avec ces sombres hibous, cette race envieuse de misanthropes qui ne cherchent qu'à vous perdre ou vous tuer. Plut à Dieu que pour le bonheur de votre famille et pour la conservation d'une vie également chère et precieuse vous puissiés enfin prendre une resolution fixe pour retourner dans le sein de votre patrie. Helas vous retrouverés peutêtre ce que vous croyés avoir perdu à jamais, et surement vous retrouverés ce que vous n'aurois jamais en Allemagne, la santé et des amis. J'ai demandé Mr. le cons. *Ougspurger* sur la probabilité de la promotion en 1753 ou 1754. Il m'a dit en vous assurant bien de ses respects qu'il n'y avoit point d'esperance que cela se fera en 1753, le

nombre des morts n'étant pas complet ni près de là, mais pour 1754 qu'on pouvoit allors conter là dessus.

Je suis charmé que Mlle votre fille s'aye débarassée d'un amant incommode. Je faisois à Goettingue toujours des vœux pour que Mr. de *Linsing* puisse gagner son congé par ses assiduités, et lorsque vous me donniés mes commissions pour Berne il étoit allors de mon devoir de penser comme vous, mais je faisois à contre cœur. Vous ne devés point être en peine pour Mlle votre fille. Elle sera toujours un fort bon parti ici, ce qui est chose bien rare et bien recherchée. Mr. *Tscharner* de Koenigsfelden l'ainé vient de prendre le meilleur qu'il y a. C'est Mlle de *Tavel* de Koenigsfelden avec 90000 Livres. Vous jugerés par là du reste. Je suis persuadé que bien des gens fort à leur aise se sont mis en tête de lui faire la cour. Au moins me demander-t-on partout fort exactement de ses nouvelles.

Mlle *Enguel* vous salue très cordialement. Elle m'a chargé de vous dire que Mr. *Wyss* étoit devenu Schaffner im Interlacher Haus dont il y a je crois déjà longtemps, et qu'elle souhaitoit fort que vous voulussiés bien écrire à Mr. votre frère. Je le vois quelquefois et il est fort empêtré toujours à apprendre de vos nouvelles.

J'ai un peu de pratique de tems en tems, et j'ai assés réussi ici. Si elle ne me donne pas de l'argent, elle me donne du moins de l'experience et peut-être avec le tems je deviendrois un peu plus connu. — — — — — — — — — —

Mr. *Langhans* est fort amical envers moi, et je ne peux que me louer extremement de toute sa conduite à mon egard. Il a même eu la generosité de m'envoyer dernierement chés Me. d'Erlach, née de Bonstetten qui etoit à peu près dans le cas qui se trouve dans le 1296^e aphorisme de *Boerhaave*. J'ai taché d'imiter le conseil qui se trouve dans le 1300^e, et cela a reussi.

Deux jöurs après mon arrivée à Berne il m'est survenue une affaire qui m'auroit bien fait plaisir autrefois. On m'a offert un poste de Gouverneur avec 1000 florins de pension, une rente viagère, valet etc. Mais j'ai preferé de faire le metier que j'ai appris à un autre pour lequel je ne suis point fait. Dans le même tems on a lu ici dans les gazettes que le Duc d'*Athol* etoit mort et que Mr. *Murray* etoit devenu son heritier. Contant ainsi qu'il avoit quitté Göttingue je ne lui ai point ecrit ne sachant pas son adresse. On a ici de bonnes nouvelles de Mr. *Ith* qui a de la pratique à Londres. Monsieur son père m'a chargé de vous assurer de ses très humbles respects et de vous temoigner combien qu'il etoit sensible à tout ce que vous aviés fait pour son fils. Il m'a declaré que si jamais il faisoit sa fortune qu'il aura toute l'obligation à vous. J'aime ce langage, et je vous le repete parcequ'il a tant de ressemblance avec le mien.

Je vous prie, Monsieur, de me faire la grâce de m'informer de vos experiences et de vos decouvertes de tems en tems. Je suis très curieux d'apprendre des nouvelles de votre memoire sur

l'irritabilité. Apparemment les papiers publics en auront déjà parlé. C'est à vous seul de jettér de la clarté sur cette matière et de lui donner le crédit qu'elle mérite. Ne travaillerois-vous pas sur la dérivation et la revulsion? Vous avés là-dessus des idées tout à fait nouvelles, et il seroit glorieux de se moquer de ceux qui ont soutenu avec tant d'ardeur le pour et le contre.

J'ai remarqué qu'il fait bon de faire parler ici de soi, et si on a le don d'en imposer tant soit peu au public qu'il donne facilement dans le panneau. Ne scauriés-vous pas quelque matière pour moi qui seroit à la portée de tout le monde et qui fut d'une nature à être traitée selon le gout de la nation?

Mr. *Achenwall* a fait ici la conquête de tous vos amis. Je crois qu'ils ont ici de si mauvaises idées des Allemands qu'il ne faut être que supportable pour les charmer. Mr. *Sproegel* m'a informé du mariage de Mr. *Roederer*. J'en suis charmé pour plusieurs raisons.

Je suis très charmé de votre réception dans l'académie de chirurgie. Tout ce qui contribue à votre gloire en vous rendant justice en même-tems me fait un plaisir infini.

Y-a-t-il un second tome des *relationes Goettingenses*, et quels sont les articles que vous é avés mis? Apparemment vous avés abandonné la bibliothèque raisonnée. Mr. *Whytt* n'aura-t-il pas bientôt son ton?

Je suis très mortifié que Madame votre Epouse ne guerit point. Je fais bien des vœux

pour sa chère santé. Plût à Dieu que l'air de Berne puisse lui être favorable. Je crois que l'on vous y verroit bientot.

Je me porte ici en merveille, et il me semble qu'avec la santé j'ai un contentement que je ne connoissois point autrefois.

Je vous fais mille excuses, Monsieur, que je vous aie dit tant de pauvretés dans ma lettre. En vérité je n'aurois point de nouvelles, et je n'ai osé vous ecrire que pour vous temoigner combien que je suis éloigné de cette négligence que vous reprochiés à juste titre à tant d'autres.

Mes compliments très humbles à Madame votre Epouse et la chère famille. J'ai l'honneur de me dire avec un tendre attachement

Monsieur, etc.

A Berne le 27 Juin 1752.

5.

(Bern Bd. 11. Nr. 123a.)

Monsieur etc.

Les fromages ont été expédiés le 16^e du courant. On a fait ici toute la diligence imaginable, mais il n'en est pas allé de même à Gessenai. La lettre de Mr. le baillif *Wagner* à Mr. *Fasnacht* vous informera de la qualité et du prix de ces fromages. Mon cousin a fait toute la commission et cela avec un véritable plaisir parce que c'étoit pour vous. Mr. l'avoier *Haller* m'a remboursé l'argent, vous trouverez le compte ci-joint.

Je ne sais pas si nous n'aurons point le plaisir de vous voir encore à Berne l'année prochaine.

Six ou sept messieurs sont prêts pour renoncer à leur magistrature en cas qu'il y aye encore six à sept qui viendront à mourir. Des personnes de qualité m'ont assuré que si vous veniez encore à tems à Berne que sur et certain vous deviendriés un jour conseiller. Votre liaison avec la cour d'Hannovre n'est pas une liaison d'amitié ou d'estime personnelle quoique tout le monde devroit le croire. Mais si on prend les hommes comme ils sont ce n'est que leur interet qui les attache à vous. Allés mourir, Mr. votre fils l'ainé sera peut-être professeur, Mesdemoiselles peuvent se marier, mais que sera-t-il des autres et d'une veuve qui ne trouvera à Goettingue de la consolation que dans ses larmes. Voilà ce que la raison me dit, peut-être que l'interet s'y mêle aussi, mais enfin si c'est de l'interet, c'est du cœur qu'il part.

Messieurs *Ahasverus* et de *Bomch* viennent de passer ici. Ils se sont souvenus avec moi du plaisir de vous avoir vu, entendu et admiré de proche avec une joie qui pour moi n'a point de semblable. Ils m'ont chargé de vous assurer de leur très humbles respects. Ils ont rendu votre paquet à Mr. votre frère. Mlle. Haller me dit qu'il y avoit plusieurs exemplaires de l'estampe que *Kaltenhofer* met sur votre compte. Dans la dernière lettre que j'ai écrit à Mr. *Sproegel* et qu'il n'a pu recevoir je le prie de m'envoyer six de vos portraits. Car j'avois dessein d'en faire présent de cinq à messieurs vos amis. A présent si la bienseance le permettoit je donnerois

volontierement un ducat à Mr. votre frère pour en avoir un pour moi. Si vous croyés que je vous aime et que je vous estime autant que les messieurs auxquels vous avés envoyé ces portraits vous m'en donnerois un aussi. Si je vous aime par inclination et non par reconnoissance, si je vous estime par connoissance de cause, je ne leur serois point inferieur là-dedans. Ces motifs avec le plaisir infini que vous me ferois, seroient-ils assés puissants pour vour engager à m'envoyer un par le canal qui sera le plus propre pour satisfaire mon impatience?

Mr. *Izelin* qui a été à Goettingue a passé ici dernierelement en venant de Paris. Il a rencontré sur ses voyages un frère de Mr. *Tompson* qui s'est donné pour tel et qui a dit que leur père avoit été pasteur en Allemagne. Très surpris au reste que son frère faisoit un mistere de sa naissance.

Nous venons de perdre ici Mr. *Schaer* l'accoucheur. On a voulu le remplacer par Mr. *Hilfer* qui est avec le prince d'Anhalt à Paris. Mais on dit qu'il a refusé L. L. E. E.

Mr. *Herrenschwand* n'est point medecin du Duc d'Orleans comme j'apprends. Mr. de *Senac* a pu mettre un medicin de Montpeillier à sa place. Nous apprenons les nouvelles un peu tard à Berne. Une de nos propres nouvelles vous paroitra singulière. Il c'est fait un livre à Berne que l'on imprime actuellement à Zuric. C'est sur la structure interieure de la terre par Mr. *Bertrand Diacre* de l'eglise françoise. Aussitot qu'il sera

achevé j'aurois l'honneur de vous l'envoyer. Mr. *Altmann* qui est actuellement à Courmayeur en Piemont a fait l'analyse de ces eaux. Il va traduire à son retour le traité que Mr. *Bianchi* a donné là-dessus et il ajoutera ses remarques. —

Oserois-je bien vous prier d'assurer de mes respects Madame et la chère famille. J'ai l'honneur de me dire Monsieur etc.

à Berne ce 24 Aout 1752.

(Auf dem Umschlag) Oserois-je bien prendre la liberté, Monsieur, de vous prier de faire dire à Mr. *Murray* que je le prie de me marquer s'il a reçu les 4 Schabzieger que je lui ai envoyé il y a trois semaines.

6.

(Bern Bd. 47. Nr. 81.)

Monsieur etc.

J'ai reçu vos deux lettres du 16 Aout et du 3 Septembre. [Sie fehlen bei Bodemann.] Ma dernière est partie avant l'arrivée de votre première, c'est pour cela que je n'ai pas pu répondre. Si j'ose en croire à mon cœur il paroît que vous avés toujours les mêmes sentimens à mon égard et que je suis encore assés heureux (dans un si grand éloignement) d'avoir vos bonnes grâces.

Je suis très surpris que Me. *Rougmont* ose dire que vous avés dissequé son mari malgré elle et que Madame votre Epouse ne lui a rendu visite que pour l'amuser pendant que cela se faisoit. Le lendemain de la mort de Mr. *Rougmont* (car je ne sais pas exactement à quelle

heure de la nuit il est exspiré) je suis allé après dinner, lorsqu'elle etoit encore à table, chès Me. *Rougemont*. Je lui disai que son mari avoit eu une maladie assés singuliere parceque vous et Mr. *Brendel* aviés eté là-dessus d'un sentiment tout à fait different, et qu'il seroit curieux et utile de s'en assurer sur le cadavre même, ce qu'on pourroit faire sans beaucoup de degat (excusés la fadaise) etc. Elle me temoigna d'abord que cela lui feroit de la peine, enfin elle voulut que Mr. *Brendel* fut present, et à la fin elle consentit que vous le ferés seul, pourvu qu'on tienne la chose en secret. A deux heures je suis venu chéz vous pour vous porter cette nouvelle. Madame la conseillere ne voulut pas me laisser monter parceque vous aviés à faire et que vous n'etiés pas de trop bonne humeur. J'insistai là-dessus que c'etoit une affaire de consequence et j'eus l'honneur de vous voir. Depuis deux jusqu'à trois heures personne n'osa entrer dans votre chambre, et je faisois toutes les commissions qui avoient du rapport à cette affaire. Ainsi vous n'aviés pas le tems de dire à Me. votre Epouse qu'elle aille amuser Me. R. pendant qu'on faisoit une chose qu'elle n'ignoroit pas et que les enfans et les domestiques ont scu par l'appareil qu'on y a employé. Et d'ailleurs quant on a dessein de faire des visites à Goettingue on ne se fait pas annoncer depuis deux jusqu'à trois heures. Et si je ne me trompe, Madame n'est venue qu'à 4 heures et l'ouverture du corps s'est fait à 3. Voilà ce que ma memoire me fournit exactement sur

cette matiere. Mais si vous voulés que je vous prouve par d'autres raisons que Me. *Rougemont* est une menteuseachevée, j'ai des histoires à foison qui sont toutes à votre service.

L'idée que vous seroient à Paque en Suisse est trop flatteuse pour moi, m'y donnerai-je ? Helas perméttés que je vous dise que votre etat est sujet à trop de revolutions pour que vous puissiés assurer une telle chose si longtems d'avance. Au moins ai-je cru qu'il étoit de la prudence de n'en point parler ici pour que ce changement ne donne pas occasion à quelques mauvaises reflexions, et je ne l'ai dit qu'à mes intimes amis.

Je vous rends mille graces que vous voulés bien me faire present de votre portrait. On pourra prendre un cylindre de bois et le ranger autour, si vous voulés avoir la bonté de le faire mettre ainsi sur le chariot de poste, j'espere qu'il me parviendra en bon etat.

J'apprends avec plaisir que vous ayiés tant de promotions à Goettingue, mais Mr. *Castell* n'est-il pas encore sur les rangs ? Je serai curieux de voir sa dissertation de *vulneribus tendinum*.

Je me rejouis de voir votre extrait de *Whyte*, nous n'avons ici que la premiere partie des relations. Messieurs les Jurisconsultes y tiennent le haut bout, et je ne crois pas que c'est là ce qui interesse les étrangers. Mr. *Gesner* fait des extraits qui sont au-dessous des vôtres, comme les vers d'un Pedant d'école ou les siens au-dessous de ceux d'Horace. Je lis avec plaisir

le journal de Mr. *Ludwig* de Leipzig. J'ai l'agrément ici d'avoir des livres d'Angleterre par le canal de Mr. *Fasnacht*. Le memoire de Mr. *Bertrand* est imprimé; je voudrois savoir un canal pour vous l'envoyer. Il me paroit que ce n'est qu'une rhapsodie, mais vous m'avés defié que je ne vous enverrai de Berne que la feuille d'avis, et il faut pourtant se venger si on le peut honnetement. Un homme qui est venu d'Italie m'a trompé sur l'auteur de l'analyse des eaux de Courmayeur en Piemont. Ce n'est pas Mr. *Bianchi*, mais Mr. *Mollo* qui l'a faite. Mr. *Altmann* est de retour, il en a fait l'analyse aussi, elles sont martiales et donnent tant de ressort aux parties qu'elles chassent les pierres de la vessie. — Cet eloge dans le Mercure François qui auroit du paroître il y a longtems et qui n'a point paru encore est de ma façon. Après ce qu'en a écrit Mr. *Herrenschwand* le medecin de G. S. pour m'engager à le faire, je le composai sur le champ pour l'envoyer à Paris, et lorsque je voulois l'expedier Mr. H. son cousin me fit des difficultés (peut-être pour epargner le port à son cousin) et le prit avec lui quant il quitta Goettingue. Du depuis je n'en ai rien appris, et Mr. *Herrenschwand* cet intime ami ne m'ecrit pas. J'y ai dit ce que je pouvois rassembler en 3 ou 4 heures sur cette matiere, si je ne l'ai pas bien dit, les choses parleront d'elles mêmes. Si ce que j'ai dit est mal choisi vous rejetterés la faute sur mon gout, mon cœur n'en souffrira pas qui seul y est interessé.

Mr. *Moerikofer* est fort avancé dans son ouvrage. La tête du Roi est achevée, je la trouve très bien faite, elle ressemble parfaitement à celle qui est en cire. Cet air gracieux, bienfaisant y est fort bien exprimé. Un des revers est fini aussi. Le dessein est beaucoup changé, et il en avoit besoin. Mr. M. m'a assuré que s'il ne lui arrivoit point de malheur que le tout sera à Francfort le 28 d'octobre. Mais au-delà de Francfort il ne vous promet rien parce que ses correspondances ne s'étendent pas plus loin. Si j'osai me meler d'une affaire aussi delicate je lui dirai de l'adresser à Mr. Renier, mais je ne ferois rien sans vos ordres. Ce cachet dois-je le faire faire ou est-ce que vous ecrirois vous-même à Mr. M. ?

Mlle. *Enguel* vous salue très cordialement, et vous prie aussi cordialement de ne point changer de resolution par rapport à votre voyage. La mère de Mr. *Enguel* d'Aarberg est morte. —

Je n'ai pas encore pu faire la commission de Mr. *Michaelis*. Si je lui disai de m'aller mesurer exactement l'épaisseur de la botte de Charles-quint à Leide je crois qu'il seroit tout autant embarrassé que moi. La botte et la cuirasse contiennent une espace d'un nombre infini de lignes quarrées, et si je dois mesurer exactement l'épaisseur de ces pieces en lignes et parties de lignes, il faut que je mesure mille endroits, et peut-être seront-ils tous differents en quelque degrés et il ne restera point de conclu-

sion à tirer. (Oseroit-on demander à quoi cette curiosité de Mr. *Michaelis* ?) Et d'ailleurs les cuirasses sont bien differentes, il y a des cuirasses d'acier, il y des cuirasses de fer, la matiere qui fera le plus de resistance fera une cuirasse dont l'epaisseur ne sera pas aussi grande que dans une autre.

Je serois presque tenté (sans bruit) de travailler pour le prix de Physique de l'Academie de Berlin qui sera adjugé le 31 Mai 1753, si j'avois quelque chose de nouveau à dire. Oserois-je vous prier de me dire comment on pourroit traiter cette matiere et quelles experiences qu'il y auroit à faire ? Y-a-t-il quelque ombre de verité dans le 38. paragraphe de ma dissertation ? v. p. 43.

Vos maladies frequentes m'inquietent extremement; je ne cesse de faire des vœux pour vous et votre chère famille que j'ai l'honneur d'assurer de mes respects, etant toujours avec un tendre attachement

Monsieur etc.

Berne ce 19 Sept. 1752.

Oserois-je prendre la liberté de vous prier de payer à Mr. *Schmidt* le libraire ce qu'il demandera pour les gazettes de Goettingue depuis le 1^{er} Janvier jusqu'au nouvel-an prochain avec le port depuis Goettingue jusqu'à Leipzig. Je vous prie de me marquer donc ce que vous au-rois deboursé pour que je puisse le rendre ici à Mr. l'avoyer *Haller*.

Zimmermann gab sich nun besondere Mühe, Marianne Haller in Franz Ludwig Jenner einen Erfolg für den ungetreuen Frisching zu verschaffen.

7.

(Bern Bd. 47. Nr. 80 a).

Monsieur etc.

A peine avés-vous reçu une lettre de moi que voici déjà une autre; n'en soyés pas surpris. Votre souvenir est gravé si profondément dans mon esprit que je ne trouve de plus grand plaisir que celui de m'entretenir avec vous. Je vous cherche partout, et ma joie est inexprimable quant je trouve quelques nouvelles images qui vous rappellent à mon âme. Je viens de voir avec Monsieur votre frere ces bois cheris, dont le tendre souvenir vous a inspiré autrefois le desir de revoir votre patrie, mais helas! mon cœur en a bien souffert, quant j'ai pensé que vous en etiés tout autant eloigné à present. Ne sentés-vous plus la force de vos propres paroles, et seriés-vous sourd à la voix de la nature même que vous avés si bien scu exprimer? Oserois-je encore dire à mon cœur attendri:

Doch endlich kommt und kommt vielleicht geschwinde
Auf Sturm die Sonn' und nach den Sorgen Ruh'?
Vous deciderés.

Vous m'avés souvent fait la grace, Monsieur, de me parler des affaires de votre famille; vous savés que j'aime et que je cheris tout ce qui vous touche et je peux vous assurer qu'en tout lieu vos interets sont les miens. Permettés-moi

donc que je vous en parle aussi à mon tour. Il se présente un parti pour Mlle. votre fille, n'en soyés point surpris. C'est encore une inclination, mais une inclination que personne au monde ne connoit que moi. Je n'ai point de commission dans cette affaire, mais je crois qu'il est de mon devoir de vous en parler. Mr. *Jenner* que vous avés vu et connu à Goettingue est ce parti. Il a aimé Mlle. votre fille sans qu'il l'aye decouvert à personne. Mr. *Frisching* est venu le couper et Mr. *Jenner* s'est preté au conseil du destin. Ses anciennes idées ont commencé à renaître depuis que l'affaire avec Mr. F. a fini. Mr. *Jenner* trop timide n'auroit j'amais osé vous en parler et il s'est confié à moi depuis peu de tems. Il se consoloit toujours le mieux qui pouvoit avec l'esperance de vous voir bientot avec Mlle. ici en Suisse. Faites-moi la grace, Monsieur, de me parler là-dessus à cœur ouvert. Ce sera un secret entre nous, et personne dans Berne n'en sera informé. Je vous dirois là-dessus ce que je peux vous en dire en honnête homme. Je suis persuadé que Mr. *Jenner* seroit l'homme de Berne qui vous couviendroit mieux pour un gendre; il est tranquille toujours comme à Goettingue, extremement attaché à son travail et passionné pour les etudes plus que personne que je ne connoisse ici à Berne; il joint à un caractere fort doux les qualités d'un parfait honnête homme qui est cheri d'un chacun qui le connoit. Il a du coté des biens de la fortune les mêmes avantages à peu près que Mr. *Frisching*, et sa famille

a tout le pouvoir de celle-là sans en avoir l'orgueil. Il croit qu'il pourroit être plus heureux avec Mlle. votre fille qu'avec qui que ce soit à Berne, et il prefereroit l'honneur d'être etroitement lié avec vous à tout ce qu'il y auroit de plus flatteur pour lui dans le monde. Voilà, Monsieur, ce que je peux vous dire là-dessus; parlés à moi comme à l'ami intime de votre maison.

Mr. *Ith* est actuellement à Paris, et bientot il partira pour Montpellier. On dit que de là il repartira peut-être pour l'Angleterre.

Le 3^e Tome du livre de Mr. de *Bochat* est imprimé, ont vint de le distribuer ici à L. L. E. E. Mr. le banderet *Im Hooft* a trouvé à propos de renvoyer son exemplaire à Mr. de Bochat à peu près dans le gout de Mr. *Segner* lorsque *Simonetti* lui fit present de son livre *Von dem Seelenpflaster* (?).

Je connois le livre de Mr. *Pigatti* (?) (*Istoria d'un somnambule*) par vos leçons et ce que vous en dites dans le *methodus st. m.*, mais je serois très curieux de savoir outre la physiologie comment cet homme a été gueri, ou généralement de quelle façon on peut les guerir. —

J'ai extremement lieu de me plaindre de Mr. *Herrenschwand*, il ne m'a point écrit encore. Je viens de lui depecher la lettre la plus forte que j'étois capable de produire, pour lui faire sentir combien qu'il est denaturé et combien peu qu'on avoit lieu de s'y attendre de sa part.

Je n'apprends rien de Mr. *Sproegel*. Bien-

tot Mr. *Meckel* aura-t-il rempli son recueil des defauts et de la misere des nations qui n'ont pas l'honneur d'être esclaves du Roi de Prusse? (des Anglois par ex.).

J'ai l'honneur d'assurer de mes respects Madame votre Epouse, Mademoiselle et toute la chere famille, etant toujours avec un tendre attachement

Monsieur etc.

à Berne ce 27 Sept. 1752.

Die Verse, die Zimmerman zu Anfang zitiert, stammen aus Hallers Gedicht „Sehnsucht nach dem Vaterlande“. Die beiden nächsten Briefe Hallers, worin er sich über den Antrag Jenners aussprach, sind nicht erhalten.

8.

(Bern Bd. 11. Nr. 146).

Monsieur etc.

J'ai reçu vos deux lettres aujourd'hui le 16 d'octobre, et pour être exact comme vous j'ai l'honneur de vous repondre sur le champ. Permettés que je rende d'abord hommage à votre coeur, que je connois d'ailleurs assés. Je vous reconnois dans la façon dont vous traités l'affaire de Mr. *Jenner*; si mon attachement, mon estime, mon respect pouvoit s'augmenter à votre egard, ce seroit à present que je n'en reconnoitrois plus les bornes. Je suis trop heureux avec mon cher ami que vous avés bien voulu nous faire la grace de vous preter à nos voeux, et cela d'autant plus que vous agissés de la façon du monde la plus genereuse; mais ce n'est que de vous qu'il

faut attendre de pareils procedés. Vous donnés en un mot votre consentement à Mr. *Jenner*, et il aura le bonheur d'être votre gendre.

Vous ne connoissés pas les biens, le nombre des freres ou soeurs, les esperances de Mr. Jenner. Mr. Jenner est fils unique, il est sans freres et sans soeurs. Son pere possede actuellement un bien clair de soixante à septante mille livres Bernoises. Il est menager et l'augmente de jour en jour. La dote sera pour le moins du coté de Mr. Jenner de vint-mille livres Bernoises. Il y a bien des familles de consideration ici où l'on donne moins. Vous savés que Mr. J. a travaillé jusqu'à present chés Mr. *Muller* dans les finances étrangères. Le poste de substitut pour les finances sera ajugé après paque ou à Mr. Jenner ou à Mr. *Ott* fils du baillif de Schwarzenburg. Il ne faudra allors que votre credit pour l'obtenir pour Mr. J. qui ne manque point de Patrons d'ailleur. Le poste vaut deux-cent Ecus d'Allemagne par an. Si cela doit manquer, il conte de travailler dans les archives, ce qui le menera tout aussi loin. Mr. Jenner a actuellement vingt-sept ans; quant il aura l'age pour être des deux cent, il ne se presentera de sa famille qu'un seul à coté de lui, et tout pris ensemble il faudra bien du malheur pour qu'il y echoue.

Mr. Jenner à qui j'ai communiqué mon procedé, pense bien serieusement à Mlle. votre fille. Il lui offre sa main dans la lettre cy jointe, et dans une autre il prend la liberté lui-même

de vous demander votre consentement et votre benediction.

Il y a quelque tems que Mr. Jenner a sondé les sentimens de Mr. son pere sur cette affaire, sans se decouvrir entierement. Il lui a trouvé de très bonnes dispositions, sans être aperçu d'aucun obstacle, mais pour allors, il ne vouloit pas aller plus loin. A present Mr. *Jenner* le pere est absent, il est parti lundi passé pour Liegerz et il y restera quinze jours. Son fils lui ecrira tout de suite pour lui demander son consentement et on vous prie de ne point repondre sur ces lettres avant que vous en soyés informé par mon ami même. Mr. Jenner vient cependant de communiquer toute l'affaire à Madame sa mere qui s'en fait honneur et plaisir. Elle y consent de tout son coeur et ne se doute point que les sentimens de Mr. son epoux ne soyent les mêmes avec les siens. Ayés ainsi la bonté de parler librement à Mlle. votre fille. Il ne s'agit pas de disappointement ici et vous n'avés plus à faire à une famille de F—.

Mr. Jenner vous parlera des medailles. J'ajouterai au paquet l'homilie de Mr. *Bertrand*. Si vous voulés prendre la peine de relire ma lettre, vous verrés que je ne voulois point vous envoyer les «Blätli», ce qui seroit ridicule, mais que je vous envoie le livre de Mr. B. uniquement, parce que vous m'avés defié qu'il ne se fera d'autre ouvrage ici que cette feuille. Vous trouverés dans le même paquet les catechismes que vous demandés. Je serois très charmé de rece-

voir votre portrait, coute qui coute. Mais je suis faché que Schmidt ne soye plus à Goettingue, car j'ai une envie extreme de voir vos gazettes litteraires. Oserois-je vous prier de me les faire parvenir sous l'adresse de Mr. *Gleditsch*? J'aurai l'honneur de vous rendre l'argent ici à Berne ou je le donnerai à Mr. Haller. Si le paquet est encore à tems à Leipzig, il pourra être expédié à Mr. Gottschall avec le reste des livres qu'il fait venir de la foire. Je suis envieux de savoir quel sujet que Mr. *Swainston* a choisi pour sa dissertation. Il me feroit grand plaisir, s'il vouloit vous remettre un exemplaire pour moi. Je le salue de tout mon cœur. La lettre fulminante que j'ai écrit à mon ami *Herrenschwand* lui a tiré des larmes, à ce qu'il dit, et ce qui plus est, l'a engagé à m'écrire aussi. Cet éloge n'est point paru parce que Mr. son cousin à qui je l'ai adressé a toujours été absent. Mais il paroitra à présent dans le Mercure de France. Je ne me suis cependant point tenu à cela. Je l'ai retouché pour le faire imprimer ici en Suisse. Mr. *Tscharner*, le traducteur de vos poesis, a eu la bonté de le corriger pour que mon zèle ne vous fasse pas plus de tort que de bien ici à Berne. Je l'ai donné à l'imprimeur il y a quinze jours et il paroitra dans le Mercure de Neufchâtel le mois prochain. Quant est-ce qu'on a imprimé votre physiologie à Paris? y a-t-il des changemens?

La commission pour la cuirasse est en effet bien facile comme vous venés de me la donner

à present, mais cette exactitude qui demandoit l'épaisseur en partie de lignes m'a embarrassé, parce que les ouvriers n'ont surement point eu le compas à la main en les fabriquant. Je serois content de ce que je sai sur le mouvement des muscles, c'est peu de chose, mais un mathématicien ne m'en dira pas plus. Si vous acceptés des memoires pour la société indifferement de qui que ce soit, je serois charmé de faire quelque essai, si vous voulés bien me proposer une matiere. Un botaniste ne scauroit mourir plus glorieusement qu'en cherchant des plantes dans un marais, mais je n'ambitionne point cet honneur là pour vous. Je suis faché que votre santé n'aille pas mieux. Il me semble que rien n'est plus difficile dans la medecine que de rendre le ton aux nerfs. Cela se fait pour quelque tems, mais on n'est jamais assuré d'un effet constant. Mr. *Zinn* aura sans doute quelque emploi. Mr. *Delius*, Professeur à Erlangue, a fait publier cet été une brochure qui traite aussi de l'irritabilité, je l'ai lue, qu'en pensés-vous? Vos bals masqués m'amusent, on devient bien galant à Goettingue.

J'oserai je crois essayer la cure d'un somnambule. Je ne lui donnerai que du nitre dans des emulsions, sans opium, car je ne voudrois point m'en servir en pareille occasion par les raisons que vous m'allegués à present, et que je vous ai entendu donner à Goettingue. Ce mal peut empirer, sans devenir proprement habituel. Je l'ai eu dans un degré eminent jusqu'à l'age d'onze ans. — La dyssenterie a presque cessé

à Zofingue, j'ai offert mes services à Mr. *Seel-matter*, car on ne scait pas si son fils est marchand ou medecin, mais on n'avoit plus besoin de personne. Il y a eu un mal de gorge epidemique avec des eruptions sur la peau en forme des vessies (*von großen Blattern*) dans l'Oberland. Le conseil de santé y a envoyé Mr. *Langhans*, sur la recommandation de Messieurs les conseillers *Ougspourger* et *Steiguer*, pour porter du secours. Il a reussi à son honneur et à sa gloire. On a extremement fait ses eloges hier au conseil à l'occasion de sa relation qui a été présentée.

Mr. *Brendel* est un sot; qu'est-ce qu'il a pourtant écrit contre vous? — Je suis toujours avec le même attachement etc.

Monsieur etc.

9.

(Bern Bd. 11. Nr. 163a).

Monsieur etc.

Vous avés tiré de moi cette semaine des larmes de tristesse et de joye. Je n'ai point honte de ce privilege de l'humanité, et mon ame est remplie de vous et de tout ce qui vous regarde, vous le savés. Ces momens douloureux qu'une affliction demesurée a prolongé pour augmenter mes tourments ne sont plus, mon ame ne respire plus qu'un contentement tranquille, et mon esprit est rempli de la douce satisfaction de vous savoir aussi heureux que je le suis. Helas combien votre premiere lettre ne m'a-t-elle pas affligée! Je vous voyais déjà rendu à notre

patrie. Mon imagination vous avoit suivi et amené là où on vous souhaite; j'avois déjà vu les tendres embrassements de votre chère enfant et de mon ami — — mais un travers qui souvent vous a été si funeste alloit vous replonger dans cet affreux éloignement. Dieu n'a point voulu qu'il en soit ainsi; vous rendés la vie à celui qui l'a offert à Mlle. votre fille, et à moi — — vous me rendés mon bonheur. Vous donnés votre bénédiction en père et à celui qui se fait gloire d'être votre fils, et cette bénédiction en est une pour moi, parce qu'elle vient à mon ami, du cœur le plus noble et le plus généreux. O si le ciel me donnoit à présent la force de vous dire ce que je pense et ce qui plus est, ce que je sens pour vous! Recevés les vœux que j'offre à Dieu dans cette occasion comme de tendres hommages d'un cœur plein de l'attachement le plus sincère pour vous. Recevés ce que je ne puis vous dire et ce que peut-être je vous ai montré dans des tems et des occasions où je me suis tout découvert à vous. Enfin Mlle. votre fille est guérie, et vous la donnés de son gré à Mr. Jenner qu'elle veut bien honorer de son estime et mettre au comble de la joie en lui laissant son cœur. Cela suffit, le bon Dieu vous conduise et vous rende bientot à la patrie où nous vos attendons avec une joie que le public même partagera avec ceux qui vous aiment le plus.

Tout le monde est content ici du choix de Mr. Jenner et du vôtre. J'espere qu'il n'y aura

plus de difficultés et que le contrat se fera aussi facilement que le reste. Mlle. votre tante ne veut point qu'on lui felicite encore, voilà ce que c'est que l'age, quaerenda pecunia prius etc. C'est l'hymne de la vieillesse. Des personnes qui sont repandues ici partout et qui connoissent le train des affaires ici à Berne m'ont dit que Mlle. votre fille sera beaucoup mieux placée avec Mr. *Jenner* qu'avec Mr. *Frisching*. Aussi je ne dirois de ma vie plus rien contre ce F. sans lequel mon ami n'auroit jamais eu ce bonheur là. —

Plusieurs personnes sont frappé d'apoplexie ici comme vous m'avés dit. Je pense que les causae proximae sont les mêmes qu'autrepart et les occasionnelles il me semble qu'on les trouve dans le regime de nos Bernois. Je n'ai point eu encore de cette sorte de malades. Mme. *Frisching* mère de celui que vous connoissés, vient d'en être frappée aussi; on dit que son fils ira faire un tour en Angleterre en cas qu'elle vienne à mourir. Il pensera du moins à paque *Beatus qui procul.*

Je ne savois pas que Mr. *Delius* avoit écrit contre moi quoique j'aie lu sa brochure; quand j'aurois un peu plus de loisir je prendrois la liberté de lui repondre. On m'écrivit que Mr. *Darjes* a souscrit aux experiences de *Hamberger*; cela me surprend, pour Mr. *Stoerk* c'est un petit génie à ce que je crois. Je suis charmé que vous fassiez tant de progrès dans l'histoire de la génération. J'espere que vous attraperois bientot la nature sur le fait. Je lis à présent le com-

mercium Noricum; les observations et experiences de Mr. *Werlhof* me font un plaisir infini, c'est un homme né pour eclairer notre art. N'y a-t-il pas des pieces de sa façon quelqu'autrepart, peut-être dans les Ephemerides N. C.? Je voudrois savoir tout ce que cet homme a fait, dit et pensé.

Mr. *Ernst* m'a apporté deux exemplaires de votre portrait, l'un pour Mr. de *Muralt*, l'autre pour moi. C'est un present qui me fait un plaisir infini. La dissertation de Mr. *Remus* est bien belle, et le compliment que vous m'y faites, encore plus beau, vanité à part j'en etois bien glorieux; des assurances aussi genereuses de votre cœur ne peuvent que me flatter extremement. Ces trois epitres prises ensemble m'ont au reste amusé. Mr. *Kocher* y parle genealogie, sa lettre fait une chronique. Mr. *Duvernoy*, ce savant maître en langue françoise, date la sienne du regne de Louis XIII par le stile. Excusés la peine que je me donne, les petites choses sont pour nous autres. Mr. von *Escher* cet archisot a été ici dernierement. Mr. Ahasverus qui l'a vu à Geneve m'a prevenu sur son arrivée. Il a pesté chés lui contre Goettingue parce qu'il venoit de Paris, et à Goettingue il n'y a de bonne compagnie que Me. *Hattorf*. On vint me dire qu'il etoit au Faucon, mais je ne voulois point le voir. J'ai fait une emplette pour votre université. C'est Mr. *Wilhelmi*, etudiant en theologie, mon bon et cher ami, homme d'esprit et de savoir, qui conte d'y aller après paque.

Mr. *Sproegel* a encore les feuilles des gazet-

tes litteraires jusqu'à la p. (?) — qui m'appartiennent. Oserois-je vous prier de lui dire de vous les remettre et d'y ajouter la suite. En cas qu'il les aye perdu le No. 33 est le dernier que j'ai. Vous me ferois beaucoup de plaisir, si vous vouliés me procurer aussi la these de Mr. *Swainston*.

Mr. *Roederer* est dans une situation assés équivoque, sans doute que le vis-à-vis de Mr. *Zinn* ne lui fait pas plaisir. Mais il a dû prévoir tout cela, même du tems que j'etois encore à Goettingue.

Vous m'avés envoyé des vers par Mr. *Ernst* qui sont apparemment de Me. *Du Boccage*. Le compliment est joli et me fait plaisir, aussi les ferois-je imprimer. Ils m'ont d'abord surpris, car je ne voyoys ni le quis ni le quomodo ni le quando.

Mr. Haller me dit que vous avés encore une vocation d'un roi. Surement ce n'est pas le roi de Prusse, peut-être celui de Danemarc ? Je ne suis curieux que pour votre gloire.

Comme je suis au desespoir d'avoir les gazettes litteraires si tot, je vous prie de me marquer en peu de mots, s'il y a quelques livres nouveaux de medecine, anglois, qui soyent excellens en leur genre. J'ai occasion de les faire venir. Nous avons ici le fils de l'amiral *Vernon* qui fait plus de folies que tous vos Anglois de Goettingue pris ensemble. Je n'apprends plus rien de Mr. *Murray*. Je serois charmé d'apprendre des nouvelles de Mr. *Sproegel*. J'ai l'honneur d'être

Monsieur etc.

Berne ce 18 Nov. 1752.

10.

(Bern Bd. 11 Nr. 169b.)

Monsieur etc.

Mlle. votre fille se prétera peut-être mieux que vous pensés à ces chaines qu'on lui prépare. Je ne crois pas que cela lui fasse autant de peine qu'elle vous dit. Il y a pourtant dans le cœur d'une demoiselle un vuide qu'on ne cesse de ressentir qu'après le mariage. Les volontés impérieuses d'un mari doivent bien faire moins de peine que celles d'un père. Le plaisir de pouvoir contredire les unes effacent l'avantage qu'elles pourroient avoir sur les autres. D'ailleurs si de ma vie j'ai vu un homme avec lequel on puisse faire une liaison qui ne soit ni interrompue par les chagrins, ni affaiblie par les soupçons, c'est bien Mr. Jenner. Voilà un éloge que je lui ai souvent fait en face. C'est le seul de tous mes amis avec lequel je n'aye pas été brouillé une fois dans ma vie, vous voyés bien que le mérite est de son côté. Après tout cela nous sommes des hommes, et la perfection n'est pas le partage de notre espèce. (Il n'y a que la Religion qui nous demande ce que nous n'avons pas reçu.) Je faisois donc toujours souvenir Mr. Jenner des belles instructions que vous lui avés faites, et je suis persuadé que vos paroles sont gravées dans son cœur comme elles le sont dans le mien, et que votre souvenir, l'estime, la reconnaissance, le respect et l'admiration que nous avons pour vous, subsistera avec plus de force quand vous en serés plus.

Je repete ce que je vous ai dit dans ma derniere lettre, on a trouvé que jamais un mariage ne s'est fait ici avec tant d'approbation de la part du public que celui de Mlle. votre fille. Aussi tout le monde est prevenu en sa faveur. On aura bien les yeux sur elle, pret à admirer, mais aussi facile à critiquer. Il faudra de la circonspection, car l'esprit et la vivacité dont on fait cas ici, Mlle. les a en partage.

Je n'ai reellement pas pu m'informer encore si Mr. Jenner est de la branche annoblie, et je me garderai bien de le faire d'une façon masquée; vous savés bien comme nos Bernois pensent là-dessus. Je m'efforce toujours de dire ici que vous meprisés ces sortes d'honneur, car jusqu'à ce que vous ayés envoyé à Berne vos titres de noblesse il n'y a eu qu'une voix sur votre conte; du depuis la façon de penser a changé par ci par là par cette seule raison. Ceux qui vous font la cour ne vous disent que ce qui vous peut faire plaisir, moi plus sincere et moins politique j'agis envers vous selon cette règle de l'Evangile qui est le fondement de toute la morale.

J'espere que vous ne seroient pas obligé d'accepter le logement chés Mr. l'advoyer Haller pour Mlle votre fille. Mr. Jenner fait preparer le sien, et il sera plus raisonnable de se marier tranquillement en chemin (depuis Soleure jusqu'à Berne) pour eviter des complimens redoublés qu'on seroit obligé d'essuyer, si l'arrivée et le mariage seroit de deux dates differentes.

Mr. *Roederer* a agi en bon politique (excusés un Suisse qui parle librement) pour avoir pris la defense contre *Hamberger*. La vocation de *Zinn* le menaçoit d'une ruine prochaine. Au reste vous avés agi avec ce *Zinn* et *Roederer* en homme qui connoit parfaitement bien le cœur humain ; aussi longtems que vous n'avés eu qu'un seul appendix de cette espece, la chose n'est pas bien allée comme j'ai vu moi-même. A present que vous en avés deux ils vous font la cour l'un et l'autre, et au lieu d'un bien ils en resulttent deux.

Oserois-je vous prier Monsieur de me conserver un exemplaire de la dissertation de Mr. *Carsch*, conjointement avec celle de Mr. *Swainston* pour laquelle j'ai pris la liberté de vous prier.

Je suis très bien informé sur les propositions que le Roi de Prusse vous a fait faire par Mr. de *Maupertuis*, et je n'en ai fait le recit ni pas moins qu'à tout le monde. Ne vous a-t-il pas offert un blanc-signé de la part du Roi, en cas que vous vouliés prendre le parti d'aller à Berlin, et que vous serés le maître d'y mettre vous même les conditions ? Au reste cette vocation fait une singuliere histoire. Mr. *Meckel* s'est informé dans un tems s'il n'y avoit pas moyen pour vous de rentrer dans les bonnes graces du roi (après le premier refus). Mr. de *Maupertuis* repondit decisivement là-dessus que non, ce qu'on n'a jamais trouvé à propos de vous dire. On voit bien que le merite se fait chemin à travers même du res-

sentiment d'un roi qui n'est point accoutumé aux refus. —

Je ne scai pas pourquoi vous me dites sur ce que je vous ai demandé sur les livres Anglois nouveaux que *Huxham* vous plait moins qu'à bien d'autres. Vous ne parlés pourtant ni de l'Essay on feavres, ni des observations de aëre quoiqu'il y en aye une nouvelle edition, car ces deux livres vous les avés extremement loué, l'un dans les gazettes litteraires de Goettingue, l'autre dans le methodus studii medici. Que dites-vous de ce fou de *Simson* qui croit qu'il n'y a plus d'organisation dans l'abdomen que dans le cerveau et que bientot on pourra se passer de cette partie de nous-même sans laquelle nous ne serions pas. Je vois avec indignation le cas que l'on fait en Angleterre de *Whytt*, et j'ai lu avec un plaisir infini l'extrait et le jugement que vous en avés donné dans les relationes. Si j'etois à Goettingue je copierois cette piece et je l'enverrois en Angleterre pour qu'on l'imprime à la barbe de cette nation orgueilleuse; ici je ne scai pas comment m'y prendre. Il y a tant de ces etudiants à Goettingue qui vous assomment de leurs eloges et qui hors de là ne songent jamais à travailler à votre reputation.

Je repete ma priere pour l'indication des livres anglois nouveaux qui contiennent quelque chose d'utile pour la pratique.

Je recois dans ce même moment une lettre de Mlle. votre fille et de Mr. votre fils. Mlle. me recommande la santé de Mr. Jenner. Il y a quel-

Il y a quelques jours qu'il est venu me dire qu'il ne pouvoit point dormir, et je voudrois bien recommander à present la santé de Mr. Jenner à elle.

Mr. de Voltaire vient d'ecrire à L. L. E. E. pour leur demander la permission de leur dedier son Catilina. On a debattu cette affaire aujourd'hui en conseil, et par la majorité d'une voix on le lui a accordé. Vous qui connoissés Voltaire, vous sentés bien qu'il s'agit là d'une medaille. Mr. Hedlinger vient d'en faire une pour l'etat qui sera le moins de quatre-vingt ducats. Apparemment notre poete en a attendu parler.

J'ai l'honneur de me dire avec une tendre veneration Monsieur etc.

à Berne ce 12 Decembre 1752.

Zimmermann.

Biographische und sachliche Anmerkungen in alphabetischer Ordnung.

Zur Bestimmung der in den Briefen erwähnten Personen dienten hauptsächlich die Allgemeine deutsche Biographie, Leus Lexikon, Hirsch's Lexikon der Aerzte, Rößlers „Gründung der Universität Göttingen“, Hirzel's Einleitung zu Hallers Gedichten, Ratsmanual und Regimentsbüchlein im bernischen Staatsarchiv und Bodemanns Anmerkungen in dem Buche „Von und über A. von Haller“. In einzelnen Fällen bot die Ermittlung der richtigen Persönlichkeit nicht unbedeutende Schwierigkeiten.

Achenwall, Gottfried, seit 1748 Professor der Philosophie in Göttingen, Statistiker, † 1772.

A h a s v e r u s , vermutlich Schüler Hallers, sonst unbekannt, ebenso de Bomch.

A l t m a n n , J oh. Georg (1695—1758), Professor der griechischen Sprache in Bern. Siehe Neujahrsblatt der literarischen Gesellschaft auf das Jahr 1903.

v. A s c h , Georg Thomas, Freiherr (1729—1807), promovierte 1750 unter Haller in Göttingen, später Arzt in St. Petersburg.

A t h o l , Herzog von, ein Titel der Familie Stewart-Murray. Murray war der junge Schotte, dessen Hofmeister Zimmermann gewesen.

A u r i v i l l i u s , Samuel, aus Stockholm (1721—1767), promovierte 1750 in Göttingen, 1756 Professor der Anatomie in Uppsala.

B e r t i n , Exupère Joseph (1712—1781), Anatom und Physiologe, Arzt in Paris.

B e r t r a n d , Elias (1713—1797), französischer Pfarrer in Bern. S. Berner Taschenbuch auf das Jahr 1902.

B i a n c h i , Giovanni (1693—1775), Professor der Anatomie in Siena, † in Rimini.

B o c h a t s . Lohs.

B o d m e r , Johann Jakob (1698—1783), der bekannte Dichter und Kritiker in Zürich.

B o e r h a a v e , Hermann (1668—1738), der berühmte holländische Arzt, Professor in Leiden, Lehrer Hallers.

B ö r n e r , Friedrich (1723—1761), seit 1756 Professor der Medizin in Leipzig, Verfasser der Bibliothek der berühmten Aerzte.

B r e i t i n g e r Johann Jakob (1701—1776), der bekannte Gegner Gottscheds und Freund Bodmers.

B r e n d e l , J oh. Georg, seit 1738 Professor der Medizin in Göttingen, † 1758.

B u s f o n , G. L. Leclerc (1707—1788), der berühmte Naturforscher.

Carsch, ein Schüler Hallers, sonst unbekannt.

Castell, Dr. med. in Göttingen, Schüler Hallers.

Daran, Jacques (1701—1784), Arzt in Paris, welcher Harnröhrenkrankheiten mit besonders dazu versorgten Röhren (bougies) behandelte.

Darjes, Joh. Georg (1714—1791), Professor der Moral und Politik in Jena, dann in Frankfurt a. O., Hallers Schwager.

Delius, Heinrich Friedrich (1720—1791), Professor der Medizin in Erlangen, Gegner der Irritabilitätslehre.

Du Bocage, Marie Anne (1710—1802), französische Dichterin, lebte in Rouen, verfasste ein Gedicht auf Haller. Siehe Hirzel, Einleitung zu Hallers Gedichten, S. 362.

Dumesnil, Marie Françoise (1711—1803), berühmte französische Tragödin.

Dubernoy (Brief 2), Guichard Joseph (1648—1730), Professor der Anatomie in Paris.

Dubernoy (Brief 9), Joh. Georg, Botaniker und Anatom in Tübingen, seit 1741 in seinem Geburtsort Mömpelgard.

Engel (Brief 3), eine Verwandte Hallers, dessen Mutter eine geborene Engel war.

Engel, Samuel (1702—1784), Oberbibliothekar in Bern 1736, Landvogt von Aarberg seit 1748, Verwandter Hallers.

Ernst, wahrscheinlich der Theologe Johann Rudolf, der Obmann der neuen deutschen Gesellschaft in Bern (1744) gewesen war.

Escher, Joh. Kaspar, promovierte 1733 als Dr. med. in Basel.

Faget, seit 1748 Chef-Chirurg der Charité in Paris, † 1762.

Fasnacht, Verwandter Zimmermanns, Handelsmann und
obrigkeitlicher Weinschenk in Bern.

Ferrein, Anton, französischer Arzt, † 1769.

Frisching, Albrecht (1720—1803), 1755 des Großen
Rates, 1768 Landvogt von Wangen. Er hatte in
Göttingen zarte Beziehungen zu Hallers Tochter Ma-
rianne angeknüpft, ließ sie aber dann sitzen. Zimmer-
mann sollte vermitteln. Bei Bodemann a. a. D. ist
Seite 5 statt F(senner) F(risching) zu lesen, wahrschein-
lich auch S. 9.

Gesner, Joh. Matthias (1691—1761), seit 1734 Pro-
fessor eloquentiae und Bibliothekar in Göttingen.

Gleditsch, Joh. Gottlieb (1714—1786), Professor der
Botanik in Berlin.

Haller, Gottlieb Emanuel (1735—1786), Hallers älteste
ster Sohn, der bekannte Verfasser der Bibliothek der
Schweizergeschichte.

Haller, Marianne (1732—1811), Hallers älteste Tochter,
heiratete 1753 Franz Ludwig Jenner.

Haller, Niklaus Emanuel (1702—1779), Hallers älterer
Bruder, Buchhändler in Bern.

Haller, Samuel (1689—1760), von 1733 bis 1739
Landvogt oder Schultheiß von Büren.

Hamberger, G. Ehrhard (1697—1755), Professor der
Medizin in Jena. Ueber seinen Streit mit Haller
berichtete Zimmermann ausführlich im „Leben des
Herrn von Haller“, S. 203—220.

Hattorf, Mme., Witwe des 1747 verstorbenen großbri-
tannischen Geheimrats Philipp Hattorf.

Hedlinger, Johann Karl (1691—1771), aus Schwyz,
berühmter Graveur, Hofmedailleur Karls XII. von
Schweden.

Herrenschwand, Johann Friedrich (1715—1798),
einige Zeit Leibarzt des Königs Stanislaus August
von Polen, dann seit 1779 Arzt in Bern. An ihn

richtete Zimmermann seine erste kurze Biographie Hallers, die «Lettre à Mr. (Herrenschwand), célèbre médecin à Paris, concernant Mr. le Professeur de Haller». Der Brief erschien im Journal Helvétique, 1752, Novembre.

Hilfer, aus Hannover, später Arzt in Bern. Seit 1767 war er Mitglied der ökonomischen Gesellschaft.

Hollmann, Samuel Christian (1696—1787), seit 1734 Professor der Philosophie in Göttingen.

Huber, Johann Jakob (1707—1778), wurde auf Hallers Wunsch als Prosektor nach Göttingen berufen, später Professor daselbst, 1742 Leibarzt des Landgrafen von Hessen. Zu seinem Streit mit Haller vergl. Hirzel a. a. O., Einleitung S. 262 ff.

Hunault, F. J. (1701—1742), Professor der Anatomie in Paris.

Huxham, John (1694—1768), Arzt in Plymouth.

Jenner, Karl (1695—1771), der Vater Franz Ludwigs, war seit 1741 Münzdirektor.

Jenner, Franz Ludwig, Hallers Eidam, wurde geboren 1725, heiratete 1753 Marianne Haller, kam 1755 in den Großen Rat, wurde 1758 Landvogt von Nidau, 1787 Venner. † 1804. Charakteristische Mitteilungen aus seinen Briefen an Iselin hat J. Keller im Berner Taschenbuch auf das Jahr 1888 gegeben.

Im Hof, Johann Georg (1679—1765), seit 1745 Venner in Bern.

Iselin, Isaak (1728—1782), der bekannte populär-wissenschaftliche Schriftsteller, Ratschreiber in Basel.

Ith, Daniel Rudolf, wurde 1756 Stadt-Physikus in Bern. † 1768.

Kastenhofer, J. P., zeichnete die Tafeln für Hallers anatomische Werke.

Kocher, David (1717—1792), wurde 1745 Professor des Hebräischen an der bernischen Akademie.

König, Samuel (1712—1757), Mathematiker, 1744 mit Henzi aus Bern verbannt, Professor der Philosophie an der Ritterakademie im Haag. In Paris hielt er sich damals (1751) nur vorübergehend auf.
S. Berner Taschenbuch auf das Jahr 1853.

La Mettrie, Julien-Offray de (1709—1751), der bekannte französische materialistische Arzt und Philosoph. Ueber seinen Streit mit Haller s. Hirzel a. a. O. Einleitung S. 254 ff.

Langhans, Daniel (1727—1813), Arzt in Bern und Verfasser mehrerer medizinischer Schriften.

La Peyronnie, François de, (1678—1747), erster Chirurg des Königs in Paris, Chirurgen-Major am Hôtel-Dieu.

Le Gai, Abbé, sonst unbekannt.

v. Linsing, Karl Christian, v. L. in Brief 3 (1703—1783), furhannoverischer General-Leutnant, bewarb sich um die Hand der Marianne Haller.

Loys, Karl Wilhelm, Herr von Bochat (1697—1754), Theologe und Rechtsgelehrter, seit 1740 Statthalter des Landvogts in Lausanne, 1750 contrôleur général, Verfasser vieler gelehrter Werke. S. Leu XII, 237 ff.

Ludwig, Christian Georg (1709—1773), Professor der Medizin in Leipzig, Dichter.

v. Mathod, s. Wyß.

Maupertuis, Pierre-Louis-Moreau de (1698—1759), der bekannte Mathematiker, Präsident der Berliner Akademie Friedrichs II.

Medel, Johann Friedrich (1714—1774), berühmter Anatom, Professor in Berlin.

Mestrezat, Geistlicher aus Genf. (In meinem Buche „Zimmermanns Leben und Werke“, Bern 1893, ist auf S. 29 aus dem „Genfer“ M. ein „Graf“ geworden, was hier berichtigt werden mag.)

Michaelis, Johann David (1717—1791), Orientalist, seit 1746 Professor in Göttingen.

- Mörkofser, Johann Georg (1706—1761), Medailleur in Bern.
- Müller, Johann Franz, bernischer Fürsprech und Finanzbeamter.
- v. Münchhausen (v. M. in Brief 3), Gerlach Adolf (1688—1770), Kammerpräsident des Kurfürstentums Hannover und Kurator der Universität Göttingen.
- v. Muralt, Ludwig (1716—1789), Mitglied des Großen Rates in Bern.
- Ott, Johannes (1690—1774), 1727 des Großen Rates, 1745—1750 Landvogt von Schwarzenburg.
- Dugsburger, Beat Sigmund, 1743 Gouvernator von Aelen, 1751 Mitglied des Kleinen Rates, 1754 Benner, 1759 Welschseckelmeister, † 1771.
- Penelope, gemeint ist wohl La Mettries Werk «Supplément à l'ouvrage de Pénélope», das von Haller scharf kritisiert wurde. S. Hirzel a. a. D. Einleitung S. 256.
- Pigatti, italienischer Arzt, sonst unbekannt.
- Promotion. Unter Promotion ist in den Briefen aus Bern die Ergänzungswahl in den Großen Rat, die sog. Zweihundert, zu verstehen.
- Ramspeck, Jakob Christian (1722—1797), Dr. med. Professor und Gymnasiarcha in Basel.
- Remus, Georg, aus Danzig, Schüler Hallers.
- Röderer, Johann Georg, 1751 Professor der Medizin in Göttingen, † 1763.
- Rougemont, Madame, Witwe des Predigers der französischen Gemeinde und Lehrer der französischen Sprache, in Göttingen (1699—1751).
- Saillyant, Buchhändler in Paris.
- Sarrasin, Jean-George, reicher Kaufmann in Frankfurt a. M.
- Seelmaier, Samuel, promovierte 1751 als Dr. med. in Basel und ließ sich als Arzt in Zofingen nieder.

- Segner, Johann Andreas, seit 1736 Professor der Medizin in Göttingen, † 1777.
- Senac, J. B. (1693—1770), Leibarzt Ludwigs XV.
- Sidobre, Antoine, als Arzt in Montpellier approbiert.
- Simonetti, geb. 1700, Professor der Philosophie in Göttingen, † ?
- Simson, Th., Professor der Medizin in St. Andrews in Schottland, schrieb 1752 A essay on muscular movement.
- Sinner, Johann Rudolf (1702—1782), Mitglied des Großen Rates seit 1735, Landvogt von Saanen 1743—1749.
- Sprögel, Joh. Adolf Theodor, Dr. med. in Göttingen.
- Stapfer, Johannes (1719—1801), seit 1756 Professor der Theologie in Bern, 1751 vorübergehend in Paris.
- Steiger, F. L., von Ullmendingen, seit 1748 des Kleinen Rates in Bern, † 1755.
- Störck, A. von (1741—1803), kaiserlicher Leibarzt in Wien.
- Swainston, Allen, Schüler Hallers, promovierte in Göttingen.
- v. Tavel, Mademoiselle, eine Tochter des Paulus Esajas von Tavel, der 1740—1746 Hofmeister von Königsfelden war.
- Tompson, J. G., geb. 1693, Professor der Philosophie und Lehrer der englischen Sprache in Göttingen, † ?.
- Tschärner, Brüder, Niklaus Emanuel (1727—1794), der bekannte spätere Landvogt von Schenkenberg (siehe Neujahrsblatt des historischen Vereins Bern auf das Jahr 1900), und Vinzenz Bernhard (1728—1778), der Historiker und Übersetzer Hallers (s. Neujahrsblatt der litterarischen Gesellschaft Bern auf das Jahr 1896). Beide waren Söhne des (1777 †) Hofmeisters von Königsfelden, Emanuel Tschärner.
- Vernon, Eduard (1684—1757), englischer Admiral im Kriege gegen Spanien.

B o l t a i r e , François-Marie-Arouet de, (1694—1778), der berühmte französische Dichter. Sein „Catilina“, den er der bernischen Regierung widmete, wurde von Haller in den Göttingischen gelehrten Zeitungen scharf kritisiert. S. Hirzel a. a. O., Einleitung S. 312.

W a g n e r , Sigmund, 1749—1755 Landvogt von Saanen.

W e r l h o f f , Paul Gottlieb (1699—1767), großbritannischer Leibarzt in Hannover, Dichter; Haller gab Werlhoffs Gedichte heraus. Zimmermann wurde 1768 Werlhoffs Nachfolger.

W h y t t , Robert, Professor der Medizin in Edinburg, † 1766.

W i l h e l m i , Samuel, geb. 1730, seit 1758 Professor der griechischen Sprache in Bern als Nachfolger Altmanns, dessen Tochter Katharina er heiratete (laut der v. Verdt-schen Genealogie, Ms. der Stadtbibliothek. Darnach ist meine Annahme a. a. O. S. 32, daß Altmann kinderlos geblieben sei, zu berichtigten. Altmann erwähnt allerdings diese Tochter in seinem seiner Briefe.) Wilhelm nahm sehr tätigen Anteil an der Schulreform in Bern. (Siehe Haag, Beiträge zur bernischen Schulgeschichte, 1. Band, zweite Hälfte passim.) 1790 wurde Wilhelm Pfarrer in Siselen. Er starb 1796.

W y ß (Brief 4), ein Verwandter Halls. Schaffner im Interlaken-Haus hieß der Verwalter der Einkünfte, die ehemals dem Kloster Interlaken gehört hatten.

W y ß , Samuel (1677—1755), Herr von Mathod, Hallers Schwiegervater. Die Herrschaft Mathod bei Yverdon erhielt er durch seine Frau, Maria von Diesbach.

Z i n n , Joh. Gottfried, 1753 Professor der Medizin in Göttingen, † 1759.

Z w i n g e r , Friedrich, 1732 Dr. med., seit 1751 Professor in Basel. Der „junge“ heißt er zum Unterschied von seinem Bruder Rudolf (1692—1777), der damals Rektor war.